

Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse
Band: 15 (1870)
Heft: 6

Artikel: Fragments : par le général Dufour : mélanges [suite]
Autor: Dufour, G.-H.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-332352>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 13.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

REVUE MILITAIRE SUISSE

N° 6.

Lausanne, le 31 Mars 1870.

XV^e Année.

SOMMAIRE. — Fragments (par le général Dufour). (*Suite.*) — L'armée suisse et le projet d'organisation militaire fédérale. (*Suite.*) — Nouvelles et chronique.

REVUE DES ARMES SPECIALES. — Reconnaissance de la vallée du Rhône, par M. le colonel C. Borgeaud (*suite.*) — Rapport sur le fusil suisse à répétition. (*Fin.*)

FRAGMENTS.

Ch. II. — DISPOSITIFS ET ACTIONS DE GUERRE.

(*Suite.*)

PASSAGE DE VIVE FORCE. — Ce genre de passage doit être préparé par des mouvements stratégiques. Plusieurs colonnes menacent des points éloignés; elles arrivent en jeu d'orgue; la plus avancée du côté opposé au point de passage. Ce point se dégarnit pour aller à celui qui est menacé; et la colonne qui, d'abord, était la plus éloignée de la rivière, arrive et force le passage. Les autres colonnes laissent des corps d'observation aux points de la rivière où elles sont arrivées et viennent passer au même point, à moins que l'ennemi, tourné par la première colonne qui a franchi la rivière, n'abandonne ses positions défensives; auquel cas, chaque colonne traverse la rivière sur le pont qu'elle a devant elle (nous supposons que chaque colonne, pour mieux dérouter l'ennemi, a pris pour point de direction un pont existant).

Quant aux dispositions à prendre pour forcer le passage sur le point d'où l'on a, autant que possible, éloigné les forces ennemies par les mouvements stratégiques qu'on vient d'indiquer, ou tel autre analogue, voici quelles elles sont: L'artillerie y joue le principal rôle; on l'emplace en aussi fortes batteries que possible à droite et à gauche, laissant un passage dans le milieu. Elle croise ses feux sur le débouché du pont pour en éloigner l'ennemi et démonter les pièces qu'il peut y avoir. Si la rivière n'est pas trop large, on répand sur le bord des tirailleurs, et surtout des carabiniers qui cherchent à priver les pièces de leurs servants. Les troupes de ligne, profitant des accidents que peut offrir le terrain pour se couvrir, au moins en partie, sont à une certaine distance déployées à gauche et à droite du pont. Celles qui doivent passer les premières, se forment par bataillon, en colonnes aussi larges que le permet le défilé; elles s'élancent sur le pont quand le moment est venu et en laissant entr'elles de grands intervalles pour éviter l'encombrement et le désordre qui pourrait en résulter. En arrivant de l'autre côté, elles se déploient successivement en avant

du débouché: la première au centre, la seconde à droite ou à gauche, la troisième au côté opposé. C'est ici qu'il ne faut pas craindre l'inversion, car le plus urgent est de se mettre promptement en bataille. A mesure qu'elles se placent l'artillerie élargit son feu, ou appuie extérieurement.

Après cela, les troupes des ailes font par le flanc et passent ensemble le défilé; elles vont, en passant derrière les autres en prolonger la ligne. L'artillerie cesse son feu et suit l'infanterie, pour le reprendre de l'autre côté aussitôt qu'elle y aura trouvé un emplacement favorable.

Pendant ce temps la cavalerie passe à gué, ou même à la nage, quand la largeur de la rivière et la force du courant le permettent, et elle vient menacer les flancs de l'ennemi. Si non elle suit les autres troupes et agit comme réserve.

PASSAGE A GUÉ. — Si la rivière est guéable, il n'y a ni pont à forcer, ni pont à construire; on la traverse, eût-on de l'eau jusqu'aux aisselles, le fusil en l'air et la giberne sur la tête. Le passage doit encore s'effectuer sur le plus grand nombre de points possible. Tous les bataillons, à l'exception de quelques-uns nécessaires pour soutenir les tirailleurs qui redoublent leur feu, se forment en colonne et opèrent le passage simultanément.

Quand on craint trop de résistance sur le front, on commence le passage par une des ailes et on le continue successivement jusqu'à l'autre aile; la première, qui aura été convenablement renforcée, aidant le mouvement général par des attaques vigoureuses. Alexandre, au passage du Granique, a fait quelque chose de semblable.

PASSAGE AVEC DES PONTS MILITAIRES. — Si le passage d'une rivière doit se faire au moyen de ponts militaires, il faut nécessairement tromper l'ennemi pour qu'il se porte ailleurs; car, en présence d'une troupe assez forte, l'établissement des ponts devient impossible. Et même, pour peu que les circonstances soient favorables aux défenseurs, quelques bons tireurs suffiront pour faire échouer l'entreprise; témoin l'affaire de Dettingen, en 1799, où une poignée de carabiniers suisses, aidés il est vrai par une compagnie de tirailleurs français, empêchèrent le passage de l'Aar que l'armée autrichienne s'efforça en vain d'effectuer.

On doit, d'abord, porter toute son attention sur le choix du point de passage. Les principales conditions sont que la rivière forme un rentrant bien prononcé du côté qu'on occupe, afin de pouvoir établir à droite et à gauche des batteries qui croiseront leurs feux sur la plage opposée et en éloigneront l'ennemi. Que la rive que l'on occupe commande l'autre; qu'elle soit couverte de bois pour masquer, autant que possible, les préparatifs du passage. Qu'un affluent donne la facilité de faire descendre les pon-

tons, ou les bateaux, au point de passage, sans que l'ennemi s'en aperçoive. Toutes ces conditions ne se trouveront pas toujours réunies; elles ne sont pas non plus toutes d'égale importance; mais la première est indispensable, non seulement pour assurer la réussite du passage, mais encore pour favoriser l'établissement ultérieur d'une tête de pont qui n'est bien placée que dans un rentrant.

Outre les bateaux qui serviront à la construction du pont, ou des ponts, il faut des nacelles en nombre suffisant pour transporter au préalable quelques troupes choisies. Si on n'a pas assez de nacelles, on peut y suppléer par des radeaux, mais qui ne les valent pas.

Quand, par des débarquements successifs, que l'artillerie aura favorisés, on s'est rendu maître d'un espace suffisant, la manœuvre des ponts commence. C'est l'affaire des pontonniers; nous n'en parlerons pas ici. Elle doit être conduite avec assez de célérité pour être terminée avant que les troupes qui ont pris le change par les démonstrations qui ont précédé le passage, aient eu le temps de revenir.

Aussitôt les ponts établis, le reste de l'armée y passe, en se formant en autant de colonnes qu'il y a de ponts, et va prendre position sur l'autre rive. Les officiers du génie se hâtent de faire travailler à l'établissement de la tête de pont.

La guerre de Suisse, en 1799, offre un exemple de passage à Dietikon sur la Limat, entre Zurich et Bade. La relation qu'en a donnée le colonel des pontonniers Dedon, est très instructive.

Les équipages de ponts que les armées conduisent avec elles ne sont pas toujours suffisants; on y supplée par les bateaux pris sur la rivière elle-même, ou sur d'autres rivières et qu'on fait arriver par voitures à défaut de cours d'eau favorables; et même plus ils viennent de loin, plus facilement on parvient à tromper l'ennemi.

Les ponts volants, dont on se sert aussi pour faire passer une rivière à quelque détachement, ne sont que l'assemblage de deux bateaux recouverts d'un tablier, qu'on fait passer d'un bord à l'autre par le fait même du courant. Un long cordage fixé à une ancre retient le pont volant que dirige, au moyen d'une rame, un pontonnier ou un batelier.

Des ponts sur roues, ou *ponts roulants*, ont quelquefois servi à passer des rivières peu profondes. Le Rhin, lui-même, a été franchi ainsi en mars 1799, époque des basses eaux. C'était en amont de Feldkirch; on avait, pour cela, réuni à la suite les unes des autres, un certain nombre de voitures recouvertes de planches de manière à faire une espèce de pont continu. Il ne faut donc pas trop se fier sur les fleuves sujets à de grandes variations de niveau, surtout dans les parties rélargies ou coupées d'îles.

§ 4. *Castramétation.*

On sait avec quel soin les Romains établissaient leurs camps soit de passage soit de durée. Ils étaient de forme carrée et présentaient l'apparence d'une petite ville où chacun savait non-seulement le quartier mais encore la place qu'il devait occuper ; en sorte que le camp était très promptement établi. On le couvrait toujours, ne fût-il que pour une nuit, d'une enceinte. Pour un camp de passage cette enceinte consistait en une simple palissade précédée d'un petit fossé de 5 à 6 pieds de largeur et de 4 pieds de profondeur, les terres étant employées à former une petite banquette. Mais pour les camps de séjour on donnait 15 pieds de largeur au fossé et 9 à 10 pieds de profondeur ; avec les terres on formait un rempart sur lequel on plantait la palissade, de manière à donner au tout une hauteur de 16 à 17 pieds depuis le fond du fossé. Les palissades nécessaires étaient portées constamment par les soldats eux-mêmes et par des chariots qui suivaient l'armée. Les Romains campaient ainsi rassemblés parce qu'ils y trouvaient plus de sûreté et qu'ils n'avaient pas à craindre les ravages de l'artillerie. Les modernes, non-seulement ne peuvent pas le faire et sont obligés de s'étendre davantage, mais encore ils ont dû renoncer à couvrir leurs camps de fortifications qui, pour être à l'épreuve du canon, exigeraient trop de temps pour leur établissement. Ils campent, autant que possible, dans l'ordre de bataille pour être toujours prêts à repousser l'ennemi. Et, quand ils se servent de tentes, la castramétation, ou l'art de disposer un camp, a des règles qui fixent leur distribution, la largeur des rues, l'emplacement des cuisines, celui des faisceaux d'armes, etc. Ces règles se trouvent dans tous les traités de fortification. C'est aux officiers du génie qu'en est confiée l'application.

Mais les véritables campements sont rares, si ce n'est pour des réunions d'instruction ou d'exercice. On ne fait plus guère usage des grandes tentes trop embarrassantes pour la marche des armées. La troupe est ordinairement cantonnée, ou bivouaquée avec ou sans les tentes-abris. (Les tentes-abris servent à 3 hommes dont chacun porte une partie de la tente.) C'est en choisissant de bonnes positions et en portant au loin des corps d'éclaireurs pour y établir des avant-postes, qu'on assure la tranquillité d'un camp contre les entreprises de l'ennemi.

BIVOUACS. — Les bivouacs se prennent en ligne ou en colonne. En ligne, on les établit à une trentaine de pas en arrière des faisceaux d'armes que la troupe forme avant de rompre ses rangs. On forme deux rangées de feux, chacun de ces feux servant à 15 ou 20 hommes. Les feux des officiers sont sur une 3^{me} ligne plus en arrière.

Quand on a pu se procurer de la paille, on la distribue autour des feux, sinon le soldat couche sur le sol en se servant de son sac pour oreiller et de sa capote pour couverture. C'est une privation à laquelle il doit s'accoutumer. Dans les localités où la paille est rare on la remplace par du foin; mais le foin ne vaut pas la paille. Si les bois sont voisins l'industrie militaire en profite pour former, avec du feuillage, des abris contre le vent; des planches étant surtout propres à cet objet, les maisons des villages voisins sont souvent dépouillées de leurs portes, de leurs volets, et de tout ce qu'on y peut trouver de transportable. C'est un malheur presque inévitable, même avec des troupes bien disciplinées.

EN COLONNE. — Le bataillon étant en colonne serrée par division pour prendre son bivouac, on le formera à demi-distance, c'est-à-dire à distance de peloton, soit 20 pas; on séparera la colonne en deux par le milieu, en faisant marcher les pelotons impairs par le flanc droit et les pelotons pairs par le flanc gauche; ces pelotons, ayant fait dix pas de chaque côté, s'arrêteront et formeront les faisceaux. Les feux seront établis en deux lignes parallèles et extérieurement sur les flancs de la colonne; de chaque côté deux lignes à 10 ou 12 pas des faisceaux, ou du flanc de la colonne, avec le même intervalle entr'elles. Il y aura donc pour chaque bataillon, quatre lignes de feux, deux à droite et deux à gauche: quatre feux pour chaque peloton aux quatre angles d'un carré aligné sur le front du peloton.

Le bataillon, ainsi bivouaqué, prendra en largeur une étendue d'une centaine de pas, en profondeur à peu près la longueur de la colonne à demi-distance, et laissera un espace libre, ou rue, de vingt pas au milieu, réservé à la circulation. Les chariots qui amènent la paille entrent dans l'intérieur par cette rue; on décharge cette paille pour l'étendre derrière les pelotons.

En réunissant les chasseurs aux compagnies du centre, on aura six divisions, laissant 5 intervalles de 20 pas. La profondeur de la colonne sera donc de 100 pas. Par conséquent l'espace nécessaire au bivouac d'un bataillon complet est un carré de 100 pas environ de côté.

Mais le mieux est de faire camper à part et sur les côtés les deux compagnies de chasseurs dans des localités favorables à leur service. Il y aura alors moins de profondeur que de front au bivouac du bataillon.

CANTONNEMENTS. — Un cantonnement dans les fermes de campagne consiste en ceci: la troupe arrive, entre dans la cour de la ferme. Le chef de la troupe cherche granges, écuries, hangars ouverts ou fermés; pourvu qu'ils soient couverts tout est bon. On

prend au fermier toute la paille dont on a besoin pour la couchée des hommes. On s'étale dans ces hangars, granges, écuries et chaque homme arrange sa couchette. Il est vrai que le pauvre diable de fermier (à qui on remet quelquefois un bon, mais qui est toujours en perte) se rattrape, autant qu'il peut, en faisant payer cher son vin, ses œufs, sa volaille, etc. Pour la santé des soldats le cantonnement vaut beaucoup mieux que les tentes, surtout pour les temps de pluie abondante.

Cependant, pour peu que cela soit possible, il convient de régulariser le cantonnement, en faisant précéder la troupe par des officiers d'état-major pour distribuer les logements aussi bien qu'on le peut.

Les quartiers-mâtres les reçoivent de ceux-ci; en font eux-mêmes une répartition détaillée entre les fourriers qui les accompagnent; et, enfin, ceux-ci indiquent à leurs compagnies respectives, quand elles arrivent, les maisons ou granges qui leur sont affectées. Voici quelques prescriptions à ce sujet qui devraient servir de règle dans nos armements.

1° Observer, autant que possible, l'ordre de bataille dans la répartition des logements.

2° Mettre tout un bataillon dans un même village, lors même qu'une partie devrait bivouaquer. Et, à cet effet, la répartition commencera alternativement par la droite et par la gauche du bataillon.

3° N'occuper que les rez-de-chaussée, et de préférence les granges et les hangars.

4° Compter un homme pour chaque pas dans la longueur de la pièce. Pour pouvoir mettre les hommes sur les deux côtés de la pièce, il faut qu'elle ait, au moins, six pas de largeur.

5° La troupe doit être nourrie par distribution, ou apporter ses vivres.

6° Ne rien exiger des habitants que ce qu'on peut payer, à l'exception de la paille de couchage pour laquelle on fournira des bons réguliers.

7° Les bivouacs se font à tour de rôle et par compagnie

§ 5. *Manœuvres de protection.*

On ne trouve pas partout des obstacles naturels pour y appuyer les ailes d'une ligne de bataille; il faut donc y suppléer par l'ordre de bataille lui-même qui, d'ailleurs, a l'avantage d'être mobile, quand un obstacle ne l'est pas et vous oblige, par conséquent, à rester en place pour profiter de l'appui qu'il peut offrir.

Il y a plusieurs moyens d'atteindre ce but.

1^{er} MOYEN. — Faire une colonne d'aile, c'est-à-dire une colonne derrière une des ailes, perpendiculaire au front, et disposée pour lui servir d'appui et de protection. A Molwitz, première bataille gagnée par le roi de Prusse, trois bataillons ainsi placés accidentellement, lui valurent la victoire. C'était en 1741.

Il y a à remarquer qu'une colonne d'aile, faite avec l'intention d'appuyer une extrémité de ligne, doit être formée à distance pour que par une simple conversion simultanée de tous ses éléments, elle puisse instantanément faire face à l'ennemi. Et pour qu'il n'y ait pas d'inversion dans ces éléments après leur mouvement, il faut que la colonne ait la gauche en tête si elle est à l'aile droite, et la droite en tête si elle est à l'aile gauche. Si la colonne n'était pas dans l'ordre voulu, on lui ferait faire la contremarche et on la ferait tourner sur elle-même pour ramener la queue à la tête, et, alors, elle serait disposée comme elle doit l'être. Cela n'est pas long, et il est toujours bon d'éviter l'inversion, source de désordre, du moins dans l'intérieur du bataillon. On peut l'admettre entre les bataillons, parce que chacun forme une unité complète, et qu'il importe peu qu'il occupe telle ou telle place plutôt qu'une autre qui lui est égale. Si donc le temps presse et qu'on ne puisse pas exécuter la contremarche dans toute l'étendue d'une colonne de plusieurs bataillons pour conserver leur ordre, on la fera dans chaque bataillon isolément de telle sorte que lorsqu'ils auront tourné sur place individuellement, on aura, il est vrai, après la mise en bataille, l'inversion entre les bataillons; mais, dans chaque bataillon, l'ordre naturel sera conservé; ce qui est l'essentiel.

2^e MOYEN. — *Les échelons*: La seconde ligne déborde la première, et la réserve forme un 2^me échelon en débordant la seconde ligne. Et ce moyen peut se prendre concurremment avec le premier; car rien n'empêche de terminer les lignes par des colonnes d'aile pour fermer l'ouverture entre les lignes.

Les échelons se forment ordinairement en partant de la colonne de bataillons serrés par division. Il n'y a alors qu'à mettre entre les têtes des masses la distance voulue pour les échelons, puis marcher par le flanc et déployer chaque bataillon sur son terrain.

3^e MOYEN. — *La potence*. Une partie de la ligne fait un changement de front en arrière pour faire face à l'ennemi. Mais ce moyen doit être un pis-aller, car il a le grave défaut d'offrir un angle saillant que l'ennemi peut envelopper et de longues branches exposées à l'enfilade. Et si les lignes se portent en avant, en marchant devant elles, il se forme une ouverture à leur jonction, laquelle va toujours en grandissant à mesure que les lignes gagnent du terrain. En sorte que l'ennemi peut pénétrer par cette ouver-

ture, séparer les deux parties et les prendre de flanc. Il convient donc de couvrir cet angle par une forte batterie et d'en rapprocher quelques troupes pour fermer l'ouverture.

4^e MOYEN. — *Les carrés.* On les dispose en échelons sur l'aile menacée. C'est peut-être de tous les moyens le meilleur, surtout si l'ennemi est supérieur en cavalerie.

Les carrés se forment par bataillon. Les Français ont employé avec beaucoup de succès de semblables carrés à la bataille de Bautzen, livrée en 1813. Ils valent mieux que des carrés plus grands, parce qu'ils se défendent aussi bien et que la destruction d'un de ces carrés n'entraîne pas les mêmes conséquences.

REMARQUE. Il est bon de dire, au sujet des colonnes d'aile, qu'il faut en faire toutes les fois que l'espace manque au déploiement, comme il arriverait, par exemple, entre un étang et un ruisseau. Les colonnes se forment alors tout naturellement dans l'ordre voulu, c'est-à-dire la gauche en tête pour la droite et l'inverse pour la gauche. Ce n'est jamais un mal d'avoir ainsi des colonnes derrière la ligne, et ce peut être quelquefois très utile. Elles peuvent d'ailleurs déployer de nouveau et progressivement quand l'espace se rélargit.

Les colonnes d'aile sont particulièrement convenables quand on enfonce l'ennemi sur quelque point de la ligne de bataille, parce que ces colonnes, faisant face à droite et à gauche, couvrent le corps qui s'avance et empêchent les parties de la ligne ennemie, qui tiennent encore, de le prendre par le flanc.

La colonne d'attaque présente cet avantage de pouvoir faire front des deux côtés ; mais, quand elle s'ouvre, il n'y a plus rien au milieu.

§. 6. *Attaque des positions et des postes fortifiés.*

POSITIONS. L'attaque d'une position se fait en général par des troupes en colonne. Ces colonnes sont précédées de tirailleurs en grande bande pour harceler l'ennemi et préparer des passages. Les colonnes doivent être nombreuses plutôt que très profondes, afin de menacer l'ennemi sur un plus grand nombre de points. Si l'on est arrêté sur un point, par une trop forte résistance ou par la nature des lieux, on peut pénétrer sur quelqu'autre. On se ménage ainsi des chances de réussite, tandis qu'une trop forte colonne, quand elle est arrêtée, il n'y a plus de ressource. Et, d'ailleurs, les ravages de l'artillerie sont incalculables dans ces masses en apparence si redoutables, et, une fois entamées, il est bien difficile d'y maintenir l'ordre. Waterloo offre un terrible exemple du danger des grosses colonnes.

S'il est quelque hauteur dont on soit maître, et d'où l'artillerie puisse découvrir et battre une partie de la position ennemie, ce

serait une bien grande faute de n'en pas profiter pour y placer quelque batterie.

L'attaque d'une position ne doit être tentée que si les pentes qu'elle couronne sont accessibles. Si elles étaient d'un accès trop difficile ou de nature à empêcher les déploiements, il faudrait tourner la position plutôt que de l'attaquer de front. Et, en général, cela vaut mieux, pourvu qu'en manœuvrant pour tourner la position on ne prête pas le flanc aux attaques de l'ennemi, qu'on ne passe pas sous son feu. On ne doit pas oublier non plus que celui qui tourne s'expose à être tourné. Il faut donc prendre ses précautions contre un semblable événement, très à redouter de la part d'un ennemi entreprenant. C'est une affaire d'appréciation pour laquelle on ne peut établir aucune règle fixe.

POSTES FORTIFIÉS. C'est l'artillerie qui joue le rôle principal dans l'attaque des postes fortifiés. Il faut, autant que possible, prendre d'enfilade les faces des ouvrages pour en écarter les défenseurs, briser les palissades et labourer les parapets; entourer les ouvrages d'une nuée de tirailleurs dont le but principal est de balayer les crêtes. Disposer des colonnes en face des saillants, sur les capitales où se trouvent ce qu'on appelle les secteurs privés de feux, c'est-à-dire les parties les moins bien défendues par la mousqueterie. Dans chaque colonne des hommes munis de haches pour abattre les palissades, et d'autres porteurs de fascines pour combler les fossés, marchent en tête. La paille est trop inflammable pour s'en servir à cet usage, comme on l'a quelquefois proposé. Et si les fossés sont peu profonds on se passe de tout moyen de comblement, le plus simple étant de sauter dans le fossé dès qu'on arrive sur le bord. Et les soldats ne se font pas presser pour cela, car on est plus en sûreté au fond du fossé qu'ailleurs.

Quand les troupes sont dans le fossé, et elles n'y parviennent qu'après que l'artillerie et les tirailleurs ont suffisamment balayé les parapets, quand, dis-je, elles sont là, elles doivent y reprendre haleine et donner l'assaut toutes ensemble. Des tentatives isolées pourraient échouer. Les embrasures, quand il y en a, offrent quelquefois des accès plus faciles dont les soldats intelligents et courageux savent profiter. Mais il faut surtout tâcher de prendre les ouvrages par la gorge où l'on ne trouve ordinairement qu'une palissade dont quelques coups de hache ou un sac de poudre font la façon. Rien ne démoralise davantage les défenseurs que de se voir ainsi menacés par derrière. Cela suppose toutefois qu'on a pu repousser les troupes qui, manœuvrant dans les intervalles des ouvrages, en défendent les clôtures.

On voit, par ce qui précède, que pour bien conduire l'attaque d'un retranchement, il faut être parfaitement instruit de sa forme, de la profondeur des fossés, et de tous les genres de difficultés qu'on y rencontrera, abattis, palissades, etc.

PLACES FERMÉES. On n'est pas toujours obligé de passer par toutes les formalités d'un siège régulier pour s'emparer d'une place fermée. Par exemple, quand l'escarpe est découverte de loin, on la démolit avec une forte batterie de canon en même temps qu'on s'en approche par quelques tranchées partant des parties cachées du terrain. En arrivant sur le bord du fossé on trouve une brèche toute faite ; il n'y a plus qu'à donner l'assaut.

Dans la guerre d'Espagne, sur la fin du premier empire, on a souvent ouvert la brèche à 300 et même 400 mètres ; il ne fallait que deux ou trois jours pour cela avec une dizaine de pièces de gros calibre et même moins.

Le siège de ces vieilles et mauvaises places était ainsi singulièrement abrégé ; car le siège ordinaire d'une place, même médiocre, mais bien construite, exige pour le moins une vingtaine de jours de tranchée ouverte. Il faut ajouter à cela le temps nécessaire pour les approvisionnements de gabions, de fascines, etc. C'est ce qu'on appelle une attaque irrégulière.

L'attaque de vive force est encore plus sommaire. Pendant la nuit, on ébauche quelques épaulements où l'on place, au jour, du canon de bataille avec lequel on enfile les faces des ouvrages qui défendent le point où l'on veut faire effort, ainsi que les rues que l'on peut découvrir. S'il y a quelque muraille à renverser, on la bat directement. Les colonnes, précédées d'ouvriers armés de haches et de leviers, et de porteurs de fascines, s'avancent. Elles comblent les fossés, enlèvent les premiers ouvrages et tâchent d'entrer dans la place, pêle-mêle, avec les défenseurs. C'est surtout aux portes de la ville qu'on s'adresse : on les enfonce avec le canon ou avec des sacs de poudre, ou simplement avec la hache ; on passe par dessus les ponts-levis au moyen d'échelles dont on se sert aussi pour escalader quelque partie basse et mal gardée. Dans la campagne du Rhin, en 1857, je méditais, contre une ville de notre voisinage, une attaque de ce genre, que le licenciement de l'armée, à la suite de transactions diplomatiques, a empêché de mettre à exécution.

Une escalade ne peut réussir que par surprise, ou en détournant l'attention de l'ennemi par une attaque, ou un simulacre d'attaque sur un autre point. Elle réussit dans les parties de la place (ou du moins peut réussir et réussit quelquefois) où on la croyait le moins probable et précisément à cause de cela. C'est ordinairement de nuit qu'on tente une escalade, opération toujours chanceuse pour peu que l'ennemi ait de vigilance. On combine ordinairement l'attaque de vive force avec l'escalade. Quand elle a réussi, le plus pressé est de courir aux portes de la ville pour les rompre et donner entrée aux troupes qui sont encore dehors.

(A suivre.)

